NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

73 N° 10 1951

Les méthodes pastorales du bienheureux Julien Maunoir

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 1060 - 1070

https://www.nrt.be/fr/articles/les-methodes-pastorales-du-bienheureux-julien-maunoir-2620

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

LES MÉTHODES PASTORALES DU BIENHEUREUX JULIEN MAUNOIR (1)

Le Bienheureux Julien Maunoir est né le 1er octobre 1606 et mourut le 28 janvier 1683. Son extraordinaire activité apostolique va de 1631 jusqu'à sa mort : 50 ans de travail ininterrompu font de lui un véritable géant de la reconquête des âmes. Nous avons conservé la liste des paroisses où il a prêché : il a donné une moyenne de 10 missions par an, et chaque mission durait un mois! Le travail missionnaire de chaque jour commençait à 4 h. du matin pour finir à 8 h. le soir. L'endurance de cet homme tient du prodige. Mais ce n'est pas cela que ces lignes voudraient mettre en lumière : c'est la méthode dont il fut l'initiateur et qui n'a rien perdu de sa valeur.

En 1630 le P. Julien arrive à Quimper comme professeur de 5e latine; il y trouve comme ministre le P. Pierre Bernard, frère d'un Jésuite qui passa toute sa vie dans la province gallo-belge et mourut à Mons en 1652, après avoir été longtemps le prédicateur de l'archiduchesse Isabelle. Le P. Pierre avait un faible pour les humbles : il avait surtout pitié des populations rurales abandonnées, incroyablement ignorantes, et qui ne trouvaient guère de pasteurs pour s'occuper d'elles. Nul ne se souciait d'apprendre leur langue bretonne : toutes les faveurs allaient aux langues classiques et au français. Cependant le P. Ministre ne connaissait pas non plus le breton. Mais l'abandon dans lequel on laissait ces pauvres gens ne le laissait pas en repos : il lui parut que le nouvel arrivé, jeune et zélé, serait peut-être l'apôtre des Bretons : ses premières avances n'eurent pas beaucoup d'écho : le jeune régent s'excusa, disant que sa classe lui prenait tout son temps; au surplus, s'il avait du loisir, il apprendrait plutôt la langue du Canada, voulant marcher à la suite des Jésuites travaillant là-bas... Un jour, tout au matin, un prêtre vint au collège et voulut voir le P. Maunoir. C'était Michel le Nobletz... Le P. Rouanet a esquissé toute cette histoire et son issue miraculeuse.

En 1640, le P. Maunoir débute dans son apostolat breton. Une entrevue avec Michel le Nobletz permet au Bienheureux de prendre con-

(1) Le P. Rouanet a publié ici même un premier article sur les Equipes sacerdotales que le Bx Maunoir avait suscitées pour l'aider dans ses missions. Ce n'est pas la seule initiative remarquable du grand apôtre breton. La présente étude s'occupe surtout de l'ordonnance même de sa prédication : il y a pour nous beaucoup à prendre dans sa méthode, comme on s'en convaincra par la lecture. L'un ou l'autre détail, déjà signalé dans l'article cité plus haut, est répété : je m'en excuse, mais cela n'a été fait que dans la mesure où il le fallait, **pour l'intelligence de la pratique du P. Maunoir.**

naissance de ses méthodes apostoliques : il les adopte et les mettra au point : le géant s'élance sur sa route.

Nous ne décrirons ni son itinéraire ni chacune de ces aventures : Une seule pourtant mérite d'être relevée : Il avait décidé de commencer son apostolat dans les endroits les plus désolés : c'étaient les îles de la côte : l'une des trois premières qu'il visita fut l'île de Sein, où quarante ans plus tôt avait prêché M. le Nobletz, et qui depuis lors était sans prêtre. Les habitants vivaient de la cueillette des épaves provenant des navires qui se brisaient sur les récifs... et n'hésitaient pas à provoquer des naufrages par des signaux trompeurs!... Il fut tout surpris de rencontrer là une population qui pratiquait bien, à sa manière. Le « capitaine de l'île », un veuf sexagénaire, François le Su, présidait chaque semaine des réunions dans l'église parfaitement entretenue, donnait le baptême et organisait processions et enterrements, et autres offices. La mission réussit à merveille : mais comment assurer la persévérance ? Il proposa à François d'aller se faire ordonner prêtre : celui-ci accepta et les insulaires voulurent se charger de tous les frais que cela comporterait. Ce ne fut pas chose facile que de faire accepter cette solution par les continentaux... C'est une histoire plaisante que j'ai racontée ailleurs : mais bref : François revint et, en homme avisé, il envoya son neveu à Quimper faire des études pour qu'il pût à son tour devenir recteur de l'île. Ce qui advint. Le nom de Le Su est encore béni dans l'île de Sein... et un romancier, puis un cinéaste, en modifiant l'histoire — sans l'embellir — ont manifestement tiré de cet épisode le film « Dieu a besoin des hommes! »

Comment se passaient ces missions, que quarante ans durant le P. Maunoir allait donner pour le plus grand bien de la Bretagne ?

Pour comprendre sa méthode, il faudrait d'abord décrire l'état lamentable de la vie chrétienne en cette région. Un seul mot y suffit : ignorance grossière chez tous : prêtres et fidèles — et une immoralité, ou plutôt une amoralité qui ne s'explique que trop bien. Il fallait tout leur apprendre; non seulement à se confesser du mal qu'on avait fait; mais d'abord ce qui était mal et ce qui était bien!

Cinq éléments composeront les exercices de la mission du P. Julien.

1° *Les Instructions.*

Il y avait des sermons proprement dits et des instructions.

A 4 h. du matin la grosse cloche appelait tout le monde à l'église. Ce monde, ce n'était pas seulement la paroisse locale, mais toute une foule de paroisses qui, recteur en tête, s'étaient rendues à l'église d'un village, faisant centre. (Notons qu'en Belgique, quand le P. Isidore van de Kerchove par exemple, vers 1830, commencera la rechristianisation de nos campagnes, ce sera la même affluence de villages

venant camper, plusieurs jours durant, autour de l'église de la mission). Deux missionnaires faisaient prier la foule, c'est-à-dire leur réapprenaient les prières. Quand l'équipe sacerdotale qui s'était chargée de la mission avait terminé sa méditation, elle venait en procession pour célébrer la messe. Celle-ci était suivie par la foule qui chantait des cantiques adaptés.

La messe finie, le P. Maunoir commençait un *dialogue* : les questions posées avaient pour but de renseigner le prédicateur sur les connaissances ou l'ignorance des auditeurs. Quand il en savait assez, il faisait le *sermon*. C'était déjà le système des conférences dialoguées, mais sans le caractère artificiel de ces performances modernes, où l'on entend deux prédicateurs se faire l'un à l'autre des difficultés ou des objections. Ce n'était pas non plus un meeting contradictoire. Mais la méthode socratique appliquée par un maître pédagogue à un auditoire qui, moralement, avait l'âge d'enfants de catéchisme.

Le sermon terminé, l'église se vidait et l'on passait au cimetière pour apprendre les cantiques et entendre des catéchismes. Des prêtres restaient à l'intérieur, pour entendre les confessions.

A 10 h. avait lieu un second sermon. Puis ceux qui s'étaient déjà purifiés par le sacrement de pénitence communiaient. On les y préparait par un *interrogatoire* qui les amenait à affirmer leur foi, leur désir de trouver dans l'Hostie la force d'être bons chrétiens, leur sentiment de petitesse devant le Dieu caché dans l'Eucharistie, leur décision de lui rester fidèles, leur regret de ne l'avoir pas toujours été, leur volonté de pardonner toute injure, leur recours à Notre-Dame, à saint Corentin, le patron de la Bretagne. Puis on chantait les actes avant la communion, et plus tard, les actes après la communion. La foule restait alors en un silence qui permettait à chacun de prier personnellement. De midi à 2 h. il y avait relâche pour la réfection.

Le *catéchisme* formait le début des opérations d'après-midi. On y apprenait comment se confesser, dire le chapelet, chanter les cantiques. On y expliquait devant des groupes séparés les célèbres tableaux symboliques : cela menait jusqu'à 4 ou 5 h. du soir, où avait lieu le sermon final de la journée sur les fins dernières, les différents péchés, les occasions de les commettre, les sacrements.

Après le sermon, un salut au Saint-Sacrement terminait la journée pour les fidèles. Leurs recteurs venus avec eux avaient, après souper, une conférence spéciale sur leurs obligations. A 8 h. 1/2 la rude journée était finie.

Le dernier jour avait lieu la grande communion générale de tous les assistants : elle était offerte pour les trépassés, et prenait des heures avant d'être terminée. L'après-midi se célébrait la grande procession dont nous parlerons tout à l'heure.

Comme on le voit, la partie oratoire de la mission comportait *une enquête de vive voix* sur les connaissances de l'auditoire, des *instruc-*

tions d'allure catéchétique; des *sermons* qui devaient émouvoir les assistants; des prières dialoguées. Cela se passait tantôt à l'église et tantôt à l'extérieur. On s'adressait à toute la foule, ou à des groupes répartis de-ci de-là. La variété empêchait l'ennui et la fatigue — du moins pour les fidèles! L'élément original est cet interrogatoire des auditeurs. Avant d'instruire, le prédicateur cherchait à s'instruire lui-même. La parole, qu'il adressait ensuite, trouvait un accueil d'autant plus empressé, qu'elle répondait exactement aux dispositions des assistants. Ne pourrait-on accommoder cette façon de faire aux conditions actuelles d'un auditoire ? La ligne des conceptions et des aspirations de ceux qui écoutent serait moins souvent en désaccord avec le développement du sermon!... La méthode du P. Maunoir mérite d'être étudiée... Peut-elle encore être appliquée ?... Je le crois.

Récemment, dans une grande ville, où devait se donner une mission générale, on pria des laïcs associés à la préparation de signaler les sujets qu'il serait opportun, à leur avis, de traiter (on en présenta 29). Ce n'était peut-être pas la bonne manière; car l'expérience montre qu'une invitation pareille est souvent l'occasion de reproches que Gros-Jean croit devoir faire à son curé, ou bien une tentative d'imposer les « idées fixes » — le terme est un peu fort, mais cerne à peu près ce que je veux dire. On ne découvre pas les vrais désirs des âmes, les vraies lacunes de l'esprit. Ce serait davantage la manière du Bx Maunoir, si, par exemple, durant l'année où doit se donner la mission, on tenait note des questions posées, des remarques faites, des erreurs proférées, dans les réunions des groupes d'A.C. ou au cours des conversations que l'on a avec les « nupturientes ». Cela fournirait une documentation précieuse, que les missionnaires utiliseraient, comme leur grand ancêtre, avec grand fruit. Quant aux « prières interrogeantes », ne sont-elles pas une adaptation heureuse des questions liturgiques posées par exemple aux « baptizandi », et que le nouveau rituel du samedi saint utilise pour la rénovation des promesses de baptême ? On se heurtera peut-être aux impatiences des âmes dévotes qui viennent à la messe nanties d'un missel ou d'un livre de prières. Mais un jour de grande affluence de communiants combien sont-ils qui utilisent un livre quelconque ? Combien ne marchent pas à la table de communion sans aucune préparation ? L'interrogatoire selon Maunoir est un vrai « scrutinium »; mené avec tact, sobriété et *science*, il peut à la fois raviver la foi, et émouvoir le cœur. Quand on a senti le sérieux des réponses d'une foule, conviée à renouveler les engagements du baptême, en répondant à une série de questions qui leur en explique la portée, on a pu réaliser aussi qu'en ces moments-là la grâce est à la fois lumière et force.

2. *Les cantiques.*

Les chants, dans les missions du Bienheureux, ne constituaient pas

une sorte de pieuse récréation entre des exercices plus graves; ils en faisaient partie intégrante, sur les indications de Dom Michel le Nobletz. Les Armoricains chantaient beaucoup : ils ne chantaient que trop, car leurs chansons étaient fort grossières. Cette passion du chant — qui n'est pas une caractéristique des seuls Bretons —, les missionnaires voulurent la mettre au service de Dieu : ils composèrent un grand nombre de cantiques sur les commandements, les fins dernières, les sacrements, etc. Pour les faire apprendre, une sainte fille, Jeanne le Gall, se mit au service de la mission et suivit le P. Maunoir. Ce fut un succès incroyable : la chronique rapporte que les campagnards venaient de plusieurs lieues pour les entendre et les chanter à leur tour. En somme, c'était un catéchisme chanté que bientôt l'on entendait retentir partout et qui était comme une mélodieuse diffusion et extension de la prédication.

Leur succès ne fut pas incontesté. Des ecclésiastiques, nantis de bonnets doctoraux, qui ne s'étaient guère souciés de la foi ni des mœurs chrétiennes en Bretagne, en prirent ombrage. Ils ne savaient qu'une chose : les chansons de rue sont chansons lubriques : on leur dit que les nouvelles qu'ils entendaient, mais ne comprenaient pas, puisqu'elles étaient en breton — s'enseignaient à la mission : Scandale! Des prêtres enseignaient des couplets licencieux aux fidèles! Quand on leur eut expliqué, traduit ces textes... nouveau scandale! On chantait en langue vulgaire à l'église. Naturellement l'affaire fut déférée aux tribunaux épiscopaux... L'attitude assez houleuse des Bretons, apprenant qu'on voulait condamner leurs chants, et la compréhension de l'évêque eurent raison de l'opposition : les cantiques continuèrent leur œuvre salutaire. Plus tard, l'admirable saint Grignion de Monfort, dont l'apostolat se situe dans la ligne de celui du Bx Julien en fera grand usage : il en composa par centaines, et de fort longs... j'en ai vu un de 90 couplets!

Les chants de la foule font encore maintenant partie de la méthode missionnaire. Il faut cependant regretter que l'on n'ait plus de couplets « catéchétiques ». L'inspiration qui a donné naissance aux « cantiques de missions » actuels est assez pauvre. Les auteurs sagement anonymes, et leurs œuvres, devraient au plus tôt sombrer dans l'oubli. Le malheur c'est que certains appellent ces élucubrations les « vieux » cantiques, alors qu'ils ne sont qu'un produit médiocre du XIX^{e} siècle. Il paraît souhaitable que se multiplient les « poètes » — non pas les versificateurs — pour chants populaires. Il y en a déjà, Dieu merci, mais pas assez. Ils devraient connaître l'âme de la foule chrétienne, ses ignorances et ses tâtonnements, pour les exprimer et les éclairer. Une renaissance de ce chant populaire n'est pas une affaire d'esthétique, mais une impérieuse nécessité de l'apostolat. Qu'on aille par exemple à la paroisse Sainte-Suzanne à Schaarbeek (Bruxelles) et qu'on y entende chanter à pleine voix l'auditoire de la messe de 11

h. 1/2 ; qu'on y entende chanter les hommes, les « Messieurs » : on comprendra le soin que mettait le Bx Maunoir à composer et à faire apprendre ces couplets si simples, mais cordiaux et pleins de doctrine. Tout le monde aime de chanter, parce que le chant est comme une floraison de l'âme. Il faut empêcher que seuls les sentiments inférieurs puissent s'exprimer. C'est une erreur d'imaginer que la préférence va toujours aux niaiseries d'un chansonnier de « Caf'Conc. » ou aux double-sens malsains... A Tilbourg, en Hollande, depuis qu'un mouvement très prononcé de retraites fermées s'est produit dans les tissages de ce gros centre industriel, dans les usines, on chante les très beaux chants appris au « Cénacle »... Comme au temps du Bx Julien, on se les apprend les uns aux autres... et le croirait-on ? C'est une facilité de plus pour le recrutement de nouvelles retraitantes !...

Le Bienheureux ne fut du reste pas en cette matière un initiateur. Dès le XIII[e] siècle déjà, on connaît les cantiques religieux chantés « sur un air connu » et profane. « Il est né le divin Enfant » se module sur une sonnerie de trompes du temps de Louis XIV. Le célèbre « Hélas, quelle douleur... » emprunte l'air de... « Ah le beau malheur d'être sapeur (*) !! »

Les règles du genre sont une doctrine sûre, une langue claire, un style simple, et un rien de poésie. Grâce aux trois dernières qualités, les vérités de la foi pénètrent dans les esprits, et s'y incrustent avec l'air qui continue de résonner dans l'âme. Une idée n'est vraiment agissante, se concrétant en un acte, que si elle est fortement teintée de sentiment. Précisément, celui-ci s'exprime par le chant, ne fût-ce que par la modulation déjà très caractéristique de la phrase qui l'énonce. Un sentiment n'est dynamique que s'il est exprimé.

La puissance du chant religieux est démontrée d'une part par le succès triomphal obtenu chaque année par les exécutions de la Passion de Bach par exemple et d'autre part par la facilité, la joie de la foule à chanter les chorals religieux, ou les chants composés dans ce style. Le modèle en ce genre est le « O Haupt voll Blut und Wunde ». S'il s'agit de faire pénétrer une vérité dans les profondeurs de l'âme où elle devient vie, il faut qu'un discours éclose en un chant. Les « spirituels » pourront se contenter d'un chant intérieur... Voyez comment saint Ignace comprend la conclusion de la contemplation... Pater Noster !... Anima Christi !... Ave Maria !... Les cantiques de mission sont les « colloques » des Exercices.

3. *Les tableaux symboliques.*

Un des exercices de la mission, c'était l'explication de tableaux à de petits groupes. Le P. Maunoir les appelait « tableaux énigmati-

(2) Cfr l'article *Cantiques en langue vulgaire* du dictionnaire *Catholicisme* de Jacquemet (chez Letouzey).

ques » ou « peintures morales ». Il fallait les expliquer. Ce genre de dessins était alors très en faveur. Leur nom savant est « Emblemata »... Pour célébrer le premier centenaire de la fondation de l'Ordre, les Jésuites de la province flandro-belge éditèrent un « Imago primi saeculi », orné presque à chaque page d'un symbole expliqué pas un distique latin. En 1620, le P. Antoine Suquet publie à Anvers une « Via vitae aeternae iconibus illustrata per Boetium a Bolswert ». C'est de cet in-folio que sont tirés presque tous les types de tableaux, en usage dans les missions et retraites bretonnes. Ce n'est pas le seul ouvrage de ce genre : on pourrait en faire toute une bibliothèque. Que représentaient ces tableaux ? Les sept péchés capitaux, les quatre fins de l'homme, les tables de la Loi, les vertus théologales, les huit béatitudes, etc. Tantôt le Bienheureux, armé d'une baguette blanche, les expliquait lui-même ; tantôt il laissait ce soin aux auxiliaires laïques qui se mettaient à la disposition de l'équipe missionnaire.

C'était vraiment une industrie ingénieuse. A première vue, les spectateurs devaient être déroutés : ils ne voyaient pas dessinée ou peinte une anecdote pieuse, un fait d'histoire sainte, mais une composition assez compliquée ; leur curiosité était piquée, leur attention éveillée, ils étaient tout disposés à écouter... à comprendre... à retenir.

Nous n'expliquons plus guère de tableaux énigmatiques... Mais on adjoint encore à des exercices de retraites des projections lumineuses... On emploie pour les catéchismes des tableaux. Les plus efficaces sont ceux dont les sujets sont plutôt silhouettés que peints. Il est certain que les dessins simplifiés se prêtent mieux à une explication, que les compositions chargées. Le Père, du reste, ne montrait ces images qu'au fur et à mesure des explications : il n'en faisait pas la décoration permanente des églises ou salles de réunion.

A notre époque où les « images » jouent un tel rôle — qu'on songe par exemple aux deux millions de spectateurs que les 1600 cinémas de Belgique réunissent chaque semaine — il est certain que cette méthode prend une signification particulière. Les « paraliturgies », ou cérémonies que l'on fait dans le courant d'une mission, sont des « choses à regarder » et à comprendre qui touchent encore tous les auditoires. Il n'y a qu'à s'adapter aux divers paliers de culture sur lesquels vivent les fidèles. Certains trouveront le procédé trop « populaire », d'application impossible à un auditoire « intellectuel » ou se croyant tel. Mais l'expérience apostolique prouve que l'hyperintellectualité tisse à l'orateur une réputation flatteuse mais ne provoque dans les cœurs aucun remous. Si l'on veut « agir » sur l'homme, on doit agir sur tout l'homme, qui n'est pas seulement raison raisonneuse, mais aussi « chair vivante ». La règle générale reste vraie pour la conduite des âmes : « Nil in intellectu quod non fuerit in sensu ». C'est elle qui justifie la méthode du P. Maunoir et explique ses merveilleux succès (3).

(3) Ci-joint un type de ces « tableaux énigmatiques ».



Légende

A : Hac ipsa hora

B : Opera et passus dirige

C : A.M.D.G.

D : Sine gratia nihil potes

E : Omnia opera fac

F : Ac si mors sequeretur

G-H : Angelus et Daemon te observant

I : Bona opera fac

K : Ac si sepulcrum foderetur

L : Opera tua exemplo Sanctorum

M : Omnia Deo offerunt Angeli

N : Deus te semper intuetur

4. *La procession.*

La procession jouait aussi un rôle primordial dans la mission selon le P. Maunoir. Il l'annonçait dès le début, en décrivait les groupes et les personnages, et désignait de jour en jour ceux qui y prendraient part active. Entre les Exercices spirituels de saint Ignace et les industries apostoliques du Bienheureux, le rapprochement s'impose. L'« applicatio sensuum » est une contemplation qui présuppose des méditations approfondies, qu'elle achève de préciser et de nuancer et pour ainsi dire d'« imprégner » dans l'âme. Telle est la raison des processions : elles clôturent la mission, en même temps qu'elles la récapitulent. Un mélange donc de la « Repetitio » et de l'« Applicatio ».

Le sujet en était toute la vie du Sauveur. Il est intéressant d'en donner le programme, car on pourrait encore utilement s'en inspirer.

En tête un détachement armé!, déchargeant régulièrement mousquets et arquebuses — ce que nos « marches religieuses » de l'Entre-Sambre-et-Meuse continuent de faire. Puis les patriarches et prophètes, même les Sibylles, les Apôtres et les Évangélistes, les 72 disciples, saint Laurent et saint Etienne, et les docteurs de l'Eglise : les Annonciateurs du Messie.

Voici, entre Joachim et Anne, la Vierge-enfant présentée au temple.

L'Annonciation : Sous un baldaquin porté par les jeunes filles, Marie; devant elle, l'Archange, une blanche colombe en main, se retournait par intervalles, s'inclinait et répétait la salutation.

La Naissance : un ange portant au bout d'une longue perche l'étoile, puis les bergers, précédant la crèche avec l'Enfant, et derrière, les mages avec leurs présents...

Voici une foule de petits enfants en robe écarlate avec des femmes en habit de deuil : ce sont les saints Innocents. Puis la fuite en Egypte : Marie sur un âne, guidé par saint Joseph...

La deuxième partie du cortège représentait la Passion.

Un prêtre en robe violette figurait Jésus. Pierre, Jacques et Jean l'accompagnaient. Par moment, l'ange qui marchait devant se retournait et présentait le calice au Sauveur qui l'élevait en offrande vers le Père des cieux.

Après : le groupe de l'arrestation. Puis celui de l'*Ecce homo*. Jésus portant sa croix entouré de Simon et de Véronique, de la Vierge des douleurs et des Saintes Femmes.

Derrière venaient tous les saints que l'amour de la Croix a rendus illustres : les martyrs, les saints de la Bretagne, chacun avec les attributs symboliques qui le faisaient reconnaître. Enfin, précédant le Saint-Sacrement, tout le clergé de la région.

Ceux qui ne remplissaient pas de rôle dans la procession, suivaient par paroisses autour de leurs bannières et de leurs statues vénérées.

Chacun des groupes n'entrait dans le cortège qu'à un certain endroit, après avoir « joué » la scène évangélique, que le P. Maunoir paraphrasait dans une vibrante allocution. Puis la foule chantait le cantique approprié, composé par le Bienheureux.

Le terme était une lande où l'on avait dressé le reposoir; autour se rangeait l'immense foule. Dès que le Saint-Sacrement était déposé sur l'autel, on le voilait, et le Bienheureux s'adressait en termes émouvants à la foule : il avait l'art de l'interpeller et de provoquer les réponses unanimes. La bénédiction terminait la cérémonie; généralement c'était le signal d'innombrables confessions de ceux qu'avait bouleversés le spectacle final.

On comprend parfaitement pourquoi Julien Maunoir voulait que la procession fût le dernier acte de la mission. La foule ne pouvait s'émouvoir de la vue des différents groupes que si elle était préparée à les comprendre. Ce qu'elle voyait au naturel donnait corps à ce qu'elle savait, achevait de rendre clair ce qu'elle avait entendu, transformait en sensations et sentiments ce qui n'était que conception, confirmait les décisions.

Il suffit d'avoir assisté à un cortège — même religieux — et de voir et d'entendre les réactions de la foule non préparée, non travaillée par un enseignement préalable pour comprendre la méthode du P. Maunoir. Généralement on s'ébaudit devant un jeu de couleurs mouvantes

et c'est tout! Il me souvient d'une exclamation entendue à Bruges en 1933 — jubilé de la Rédemption! — au passage du groupe représentant le Christ en croix sur le Calvaire. En west-flamand, une femme s'écria « Oh!... qu'est-ce qu'on a fait à cet homme?!! Le « cortège » garde à l'heure présente toute sa valeur, mais il doit être autre chose qu'un défilé puéril, ou une mascarade de travestis assez ridicules. Il doit être une marche religieuse, accomplie par une majorité d'adultes, convaincus d'exercer un apostolat. Que cela soit parfaitement possible, les « reconstitutions historiques » le prouvent, où des hommes, des femmes, des jeunes, et du meilleur monde, sont friands de jouer les rois, les empereurs, les princesses et les chevaliers... et sur le plan religieux, la procession du saint-Sang de Bruges.

Je pourrais citer plus d'un exemple où l'on a réussi d'admirables manifestations de foi et d'art. C'est chaque fois que le clergé responsable a voulu représenter une « doctrine » et non pas simplement faire défiler les petites filles des écoles primaires; c'est aussi chaque fois qu'on a fait appel aux chrétiens adultes pour jouer un rôle qui fût en même temps un apostolat.

5. *La retraite.*

Vers le milieu de sa carrière de missionnaire, le P. Maunoir introduisit une autre nouveauté originale dans l'organisation de ses missions.

En 1661, le P. Vincent Huby ouvrit à Vannes la première maison de retraites où l'on pouvait faire les exercices spirituels de huit jours. Le succès fut complet, puisqu'on y comptait environ 2.000 retraitants par an. Mais tous ne pouvaient faire le voyage de Vannes ni s'absenter aussi longtemps. Le Bx résolut de combiner retraite et mission : il y voyait le moyen de former une élite paroissiale. Il garda le principe de la semaine d'exercices, mais groupa les auditeurs par état de vie : gentilshommes, bourgeois, artisans, campagnards. Il fit un premier essai à Lannion; tandis que la mission générale se faisait à Saint-Jean, il réunit trois semaines de suite des groupes de 300 personnes aux Augustins. Les sujets de méditations étaient tirés de l'histoire de la Passion. Les « tableaux énigmatiques » étaient remplacés par des « tableaux huilés » — comme il les appelle —. C'étaient des transparents éclairés par derrière, représentant la scène de la Passion qu'on allait méditer. A l'usage il perfectionna cette méthode : la mission d'un mois se composa désormais de trois semaines de retraites pour groupes successifs, auxquels on donnait les méditations des Exercices, la quatrième semaine réunissait tous les groupes en un seul auditoire. On pouvait ainsi à la fois travailler en profondeur — ce qui n'est possible qu'en cercle restreint — et créer un esprit de communauté paroissiale, ce qui n'est réalisable qu'en assemblée générale. La concurrence que l'on craignait pour les maisons de retraite ne se

produisit pas : au contraire. Beaucoup, ayant fait l'expérience de la retraite de mission, eurent le désir d'une retraite encore plus intime et s'en allèrent à Vannes ou à Quimper.

Récemment on a fait la redécouverte de ce procédé de formation spirituelle. Tantôt en groupe, successivement les hommes, les femmes, la jeunesse, l'enfance; tantôt ce sont les rues ou les quartiers. La pensée qui inspire cette division est quelquefois assez accessoire, encore que très justifiée : facilité pour tous de suivre la mission; facilité du contrôle des présences...

La vraie raison : c'est l'adaptation nécessaire aux auditoires divers. La même vérité ne peut être présentée avec effet de la même manière à n'importe qui : chaque âge, chaque sexe, chaque état connaît des dangers propres, a des ressources particulières.

D'autre part si l'on suit, sans toujours le savoir, l'exemple du grand missionnaire breton, on l'abandonne quelquefois pour cette chose capitale, qu'est le rassemblement général, seul capable de donner au peuple de Dieu, à la famille de Dieu, le sentiment vif de son unité. Par exemple : réunir à l'extrémité de la paroisse, durant la mission, les « intellectuels » pour leur faire entendre une « vedette » de la prédication, me paraît une faute considérable. Car c'est favoriser une tendance au « ghetto »; le complexe de supériorité est aussi nuisible que le complexe d'infériorité. A moins que l'on ne reverse cette sélection dans la masse, comme le faisait le Bienheureux.

En commençant cet article, nous nommions le P. Maunoir un « géant ». Songez que pendant quarante ans il fut ainsi à l'œuvre, mois après mois : quand il ne prêchait pas, il était en route vers un nouveau champ d'apostolat. Comment a-t-il pu tenir ?... Il ne l'aurait pas pu s'il était resté isolé. Tout de suite il comprit que pour réaliser la mission comme il l'entendait il lui fallait de l'aide, il lui fallait une immense collaboration. Il la chercha et la trouva : Ce furent ces équipes de missionnaires qu'il suscita et dirigea jusqu'à la fin. Cette dernière originalité, je n'ai pas à en parler : on l'a fait dans cette revue. Les lignes que j'ai écrites expliquent cette création du P. Maunoir.

Il y a des saints qui arrivent rapidement aux honneurs de l'autel. Le Bx Julien Maunoir, mort le 28 janvier 1683, n'est béatifié que le 3 juin 1951. C'est pourtant exactement au moment voulu. Le travail apostolique, la mission paroissiale connaît en ce moment un incontestable renouveau. C'est à ce moment que l'Eglise nous offre un modèle. L'heure de la mission est par excellence l'heure du Bx Julien Maunoir.

Puissions-nous vivre de son esprit, marcher sur ses traces et connaître ses succès, sans reculer devant ses peines.

Bruxelles. L. DE CONINCK, S. I.